gait doucement, et il lui demandait parfois, lui jurant qu'il ne recommencerait plus, l'appelant sa "mignonne", sa mimi", sa "Lilite adorée"! Puis, il la conduisit dans sa chambre, et sa main tremblait, le cœur lui battait à grandes pulsations sourdes qui résonnaient jusque sous ses tempes. Et quand elle fut couchée, il s'en agenouilla, empressé, admirable et ridicule de tendresse et de féminité touchante; il lui bordait le lit et lui disait: "Ma chérie, je serai libre ce soir, j'achèterai quelque chose de bon, nous dînerons tous deux là, bien tranquilles, et je te mènerai au théâtre.... tu veux bien, pas?" Infortunée! il la croyait sinon tout-à-fait corrigée; tout-à-fait revenue au bien, du moins attendrie par son affection si grande, si dévouée. Il la laissa pour s'en aller à son service. Mais, le soir, quand il revint, Emmeline avait disparu! Elle avait emporté tout ce qu'elle avait trouvé sous sa main, et le lendemain elle ne rentra pas, ni l'autre lendemain encore!.... elle ne revint plus jamais!

—Oh! le malheureux père! s'écria Solange.

—Oui, malheureux père, et malheureux homme! dit à son tour M. Chédoine.

—Mais aussi que voulez-vous que les filles deviennent dans ce Paris? s'écria Hernandès. Laissez promener une fille pauvre sur les grands boulevards ou dans une de vos rues aux brillantes vitrines: tout ce luxe, toute cette splendeur flattent et l'enivre dans son âme. Quand elle se promène, elle voit passer sur la chaussée, dans un équipage splendide, une femme dont elle sait le nom,—car on les épingle partout, des noms, maintenant; elle sait aussi son histoire; elle sait qu'elle est sortie d'un atelier ou d'un galetas du faubourg. Alors, elle se regarde dans une de ces grandes glaces où l'on se voit en pied, à la porte des magasins, et elle se trouve mieux, bien souvent, que la fille qu'elle vient de voir passer, couverte de diamants, de velours et de soie. Si, en rentrant dans la pauvre maison des siens, elle traverse un square d'un quartier populaire, elle voit, sur un banc, une femme de l'âge de l'élégante qu'elle a vue tout à l'heure, mais qui paraît avoir cinquante ans, tant elle est amaigrie, jaunie et misérablement vêtue; un pauvre petit être se pend désespérément à son sein à moitié tari; d'autres enfants crient ou pleurent autour d'elle; elle ne peut pas toujours travailler, car il faut nourrir; elle ne peut pas toujours manger à sa faim, car le chômage force condamne trop souvent son homme à l'impuissance. Quel sera le résultat de la comparaison dans l'esprit de cette jeune fille? Ah! ce n'est pas la bonne foi, les êtres humains ne sont pas les saints! Elle ira à la vie facile..... Ne jetez pas des pierres trop dures à ces malheureuses et ne les condamnez pas trop vite; il y a deux entremetteuses qui les tirent avec force, obsesses de leur côté: c'est la pauvreté, c'est la tentation!

Hernandès avait dit ces dernières mots avec chaleur, et la même flamme qui mouvait à ses yeux illumina les yeux de Solange, dont la poitrine se soulevait, gonflée d'une émotion généreuse.

Mais, demanda M. Chédoine, ce père n'a pas retrouvé sa fille, ne l'a pas recherchée?

—Oh! si dit André; il l'a cherchée partout, s'employant seul à cette recherche, car il ne s'était confessé à personne. Il aurait pu demander à la Préfecture de police de l'aider, de lui prêter son concours. Mais s'était avouer le déshonneur de celle dont il avait toujours été si fier. Il garda son secret et vécut seul avec un dernier espoir de la retrouver et de la ramener à lui.... Je vous ai dit que cet homme était la droiture, la fierté, la tendresse; vous vous imaginez bien ce qu'il a dû souffrir!.... Il reste agent de la Sûreté pour pouvoir se savoir lui même en la tirant, s'il le faut, le jour où, comme il le redoute avec une inexprimable angoisse, il devra arrêter sa fille compromise dans une de ces bandes de malfaiteurs et d'assassins comme il en existe tant, hélas!

Hernandès, d'ordinaire si calme, si maître de son sang-froid, si impassible, avait tressailli; et comme s'il oubliait le milieu dans lequel il se trouvait, comme s'il oubliait le véritable seul, il murmura d'une voix sourde:

—Avoir mis son âme dans un unique amour dont tout l'être est embrasé et transporté, et le perdre tout à coup, oh! Dieu! quelle douleur profonde! Mais si l'on soupçonne que voir disparaître l'étrecher sous ses yeux, dans la mort brutale, au moins a-t-on pu lui fermer les paupières, au moins pourra t'on s'agenouiller sur la terre qui le recouvre. Ce qui dépasse toutes les souffrances, c'est de perdre ceux qu'on aime, ceux qui étaient la chair de votre chair, ceux dont on avait rempli son existence, c'est de les perdre dans la vie, et de les chercher sans guide, contre tous les obstacles et contre tous les pièges!.....

Sa tête s'était inclinée sur son épaule et ses yeux semblaient suivre se songeries.

—Hernandès! dit doucement André Chédoine.

Hernandès eut un bruque sursaut; puis, il sourit d'une sourire triste et affectueux qui remercioit son ami.

Mme de Givres se leva.

On avait servi le thé dans une serre immense, doucement chauffée, dans laquelle les plantes exotiques étendaient leurs larges feuilles vertes.

M. de Givres dit quelques mots à la comtesse et à M. Chédoine; puis, s'approchant de Hernandès, il ajouta:

—Je vous prie de m'excuser, monsieur, ou engagement pris antérieurement à la nouvelle de votre présence ici m'oblige à me trouver au Cercle à cette heure; mais je compte bien avoir l'honneur de vous revoir, puisque vous êtes l'ami de mon beau-frère.

—Nous nous reverrons, certainement, monsieur le comte, répondit Hernandès; c'est mon plus vif désir.

Et cela fut prononcé sur un ton qui ramena en M. de Givres le trouble disparu.

Il sortit précipitamment.

Les grandes plantes exotiques, les arbres des pays chauds mêlaient, malgré deux grandes baies ouvertes, dans l'atmosphère de la serre une odeur un peu lourde et pénétrante.

Solange venait de passer par des sensations diverses; elle avait été tour à tour émue, remuée, transportée.

Une puissante sympathie montait en elle pour cet homme si grave, si doux, si héroïque et qui souffrait tant.

Elle ne se sentait pas gênée maintenant, à côté de lui; mais son âme, inquiète, s'était prise: ce qu'elle éprouvait, c'était plutôt un sentiment d'exaltation, qui faisait que ses idées déployaient leurs ailes et s'envolaient très haut, qu'un sentiment passionnel.

M. Chédoine et son fils regardaient au fond de la serre une plante des tropiques.

Solange dit à Hernandès:

—Vous avez été bien éprouvé dans la vie, monsieur, car il n'y a que le malheur qui puisse donner à un homme la hauteur et sereine raison qui est en vous.

—Oui, madame, j'ai beaucoup souffert, et si, de ces épreuves, j'ai tiré quelque profit, quelque sévère leçon, il ne faut pas m'en faire un mérite. Comme vous le dites, c'est le malheur qui grandit. Mais il nous grandit malgré nous, car nous n'allons généralement pas à sa rencontre.

—Quelquefois, pourtant!.... dit Solange avec un soupir.

—Oh! pour ce qui est de vous, oui, madame! s'écria Hernandès..... Car je sais tout..... André, qui connaît le cœur caché pour moi, m'a raconté votre mérite..... Et ce sacrifice est le plus grand que je connaisse..... Vous vous êtes dévouée pour les autres; vous avez tout immolé, votre cœur, votre nom, votre vie!..... Ah! vous êtes admirable, et de toute mon âme je vous en remercie!..... C'est un frère en souffrance qui vient à vous, et je vous le dis encore: je vous apporte mon affection respectueuse et absolue, mon inaltérable dévouement!.....

Alors, Solange le regarda bien en face, et son regard, si belle et si touchante, était illuminée d'un rayon de joie.

—Merci, monsieur de Hernandès, dit-elle, merci!..... Depuis vingt ans, je n'avais pas éprouvé une telle émotion généreuse et élevée..... C'est une bonne radieuse pour moi, dans une vie triste et monotone, et c'est vous qui me l'avez donnée..... Pour cela, soyez béni, monsieur!

Elle lui tendit noblement et franchement la main.

Hernandès la prit, et respectueusement, la pressa doucement dans la sienne.

André Chédoine arrivait avec son père.

—Je crois, mon cher ami, dit André, que si vous voulez faire la course que nous avons projetée, il est temps de nous en aller.

—Vous avez raison, dit Hernandès en se levant.

—Monsieur, dit M. Chédoine, permettez-moi de vous dire, —mon âge m'y autorise—que je vous aime comme un fils. Ma maison est la vôtre. Venez, oh! venez souvent me voir!

—Je vous le promets, monsieur Chédoine, répondit Hernandès, et croyez que je suis profondément touché de vos sentiments affectueux.

Les deux amis quittèrent l'Hôtel de M. Chédoine.

Hernandès avait passé son bras sous le bras d'André.

Ils allaient tous les deux, lentement songeurs, causant à peine.

Tout à coup, Hernandès s'arrête.

Une immense affiche qui entourait une colonne de publicité venait de frapper

Il pressa fortement le bras d'André Chédoine contre lui:

—Vous voyez cette affiche?

—Oui, répondit André, c'est l'affiche du théâtre des Revues-Dramatiques.

—Mais la figure qui est là, dessinée?

—C'est le portrait d'une jeune actrice qui vient de se révéler d'une façon originale, curieuse, et qui, paraît-il, a un grand charme..... Tous les journaux en parlent..... C'est Colibri.

—Comme elle est belle, dit Hernandès. Comme elle paraît douce et bonne!..... Quand j'ai quitté la France, ma fiancée portait en elle l'enfant de notre amour; partait en elle l'enfant de notre amour; je dis, vous le s'avez, partir avant que cette enfant vint au jour, et je ne l'ai jamais vu..... Mais je m'imagine que c'est une fille..... Oui, c'est toujours une tête de jeune femme qui vit dans la pensée de mon enfant, pensée qui ne me quitte pas..... Et bien! cette figure que vous voyez là, on la prise dans mon cerveau, dans mon cœur, dans mes rêves, pour la mettre sur cette affiche, car c'est ainsi que je m'imagine mon enfant!

Après un instant, Hernandès reprit:

—Oui, la voici telle qu'elle m'est apparue toujours, quand je l'appelais désespérément..... Oh! ne me dites pas: "Superstition, enfantillage!"; je ne vous dirai pas moi: "C'est la voix du sang!" car je n'y crois pas; mais, trait pour trait, avec ses yeux, avec son charme infini, c'est l'image de ma fiancée chérie, de ma maîtresse inoubliée, et je pense que son enfant doit lui ressembler..... Mon Dieu! s'il m'était donné de les trouver toutes les deux!.....

—Mon cher Hernandès, vous qui êtes si fort, ne vous laissez pas guider abusivement par votre imagination.... Darthez, du reste, m'a assuré qu'il était en bonne voie dans ses recherches..... Il doit me voir demain, attendons.

—Ce soir, mon cher André, je serai aux Revues Dramatiques; voulez-vous une place dans ma loge.

—J'y serais!..... Mais allons vite chez Marcial Hubert.

IX

EMMELINE.

M. de Saimine avait, rue de l'Arcade, un petit appartement de garçon qui lui permettait de laisser la Lorelly libre de ses mouvements.

Il s'en servait, lui aussi, pour ses fantaisies.

C'était un appartement au fond d'une cour, au rez-de-chaussée. Huisset aux volets presque toujours clos, composé de deux pièces, d'un salon et d'une chambre à coucher au fond de laquelle s'ouvrait un cabinet de toilette.

Le parquet du corridor et des chambres était recouvert d'épais tapis, et du plafond, le long des murs, des draperies tombaient.

Tout était disposé pour étouffer les bruits.

M. de Saimine pouvait là agir et parler à son aise, sans qu'il fut possible d'entendre ce qui se passait chez lui.

Nous avons vu qu'après avoir quitté la Lorelly, à la hauteur de l'avenue de l'Opéra, il lui avait dit qu'elle ne le reverrait pas de la nuit, qu'elle pouvait disposer de sa liberté jusqu'au lendemain; mais aussitôt après la nuit passée dans une longue causerie avec Darthez, il était revenu au faubourg Montmartre, qu'il était entré dans un hôtel meublé de la rue Bergère et qu'il avait demandé à un certain Marin, locataire de cet hôtel, des nouvelles d'une femme portant le nom d'Emmeline.

Après avoir vivement recommandé à Marin de la lui envoyer aussitôt que possible, M. de Saimine était rentré chez lui.

La longue confidence que lui avait faite Darthez, le projet qu'il lui avait soumis l'avaient tout entier conquis.

—Il ne faut pas laisser traîner cela, se disait-il; la rapidité dans l'exécution est la seule garantie du succès dans ces sortes d'affaires.

Il avait compris les grandes lignes du plan de Darthez, qu'il avait vu qu'il s'agissait d'une substitution de laquelle dépendait une véritable fortune, sa pensée s'était arrêtée sur un nom de femme.

—C'est elle qu'il me faut, se disait-il; elle est intelligente, elle est faite naturellement pour toutes les hypocrisies et pour tous les mensonges, et je n'aurai pas de peine à la dresser.

M. de Saimine était rentré rue de l'Arcade comme le jour commençait à poindre au sommet des toits.

Malgré la fatigue d'une nuit passée sans repos, avec l'effort d'une attention soutenue, il n'avait nulle envie de dormir; une agitation inquiète le harcelait, comme s'il avait eu la fièvre qui fait frémir les nerfs et qui met une flamme dans le sang des veines.

Arriver à la réussite du plan de Darthez, y arriver sans retard, voilà ce qu'il voulait, et il le voulait avec une âpre résolution.

—Ah! il est venu à temps, celui-là, se disait-il; il est venu chasser de l'avoir rencontré! Décidément, le hasard me songe! Ce n'est pas que Fernande puisse me quitter, malgré l'envie qu'elle en a, mais l'âge l'accablera bientôt et elle sera au bout de son rôle. Et, alors, que lui restera-t-il? Rien!..... Ah! si je n'étais enfermé dans une trompeuse confiance, j'aurais eu un joli réveil!

Puis, M. de Saimine resta immobile.

D'autres idées venaient de surgir en lui qui emportaient son imagination ailleurs; sa pensée le reportait en pleine représentation de la veille, aux Revues-Dramatiques, et il se voyait, les yeux brillant d'un éclat de feu, brûlé de désir, penché hors de sa loge et applaudissant Colibri, qui souriait.

Il lui semblait qu'elle était là, la jolie artiste, devant lui, l'enveloppant de son charme pur qui attirait son vice.

Jamais pareil désir ne l'avait torturé, jamais aucune femme ne l'avait vaincu comme celle là, le noyant comme pile un enfant sous la rude main d'un homme.

Et son esprit était perpétuellement hanté par des combinaisons étranges qui, à l'abri de tous les regards lui jetaient dans les bras la jeune fille défaillante.

Il souffrait de voir l'impuissance de ses efforts. Son désir s'augmentait d'une sourde haine à cause de ses présents délaissés et de ses billets déchirés, ces billets dans lesquels, pour la première fois, il avait été sincère. Les prières et résolutions se présentaient naturellement à sa pensée. Et il se disait que, s'il ne pouvait pas séduire la jeune fille et la conquérir, il la prendrait violemment.

Que de fois, il s'était crié: "Ah! si je pouvais d'un coup l'éblouir!"

Dans une nature comme celle de Campagnol, l'idée de résistance jusqu'au bout, pour la seule défense de l'honneur, ne pouvait pas naître: tout était à vendre, et il n'y avait, suivant lui, qu'une question de prix!

Il était à son moment où la chance du jeu ne le favorisait guère, et il n'avait pas trouvé chez Fernande les ressources suffisantes qu'il espérait, mais il se disait:

—Le jour où je pourrai venir à elle les mains pleines d'or, l'installer en reine dans un riche hôtel, lui offrir des équipages, des bijoux de toutes sortes, elle pensera bien à moi..... et quand j'aurai allumé ses convoitises, j'allumerai bien ses sens!

Il s'enfiévrait ainsi dans son désir mais espérait, quand, par le plus grand des hasards heureux, il avait rencontré Darthez.

Ah! c'était la l'occasion unique qu'il ne devait pas laisser échapper!

Il fallait qu'il redevînt pour un instant Campagnol,—c'est-à-dire l'homme de toute puissance! Mais si Dieu! quelle douleur profonde! Mais si l'on soupçonne que voir disparaître l'étrecher sous ses yeux, dans la mort brutale, au moins a-t-on pu lui fermer les paupières, au moins pourra t'on s'agenouiller sur la terre qui le recouvre. Ce qui dépasse toutes les souffrances, c'est de perdre ceux qu'on aime, ceux qui étaient la chair de votre chair, ceux dont on avait rempli son existence, c'est de les perdre dans la vie, et de les chercher sans guide, contre tous les obstacles et contre tous les pièges!.....

Sa tête s'était inclinée sur son épaule et ses yeux semblaient suivre se songeries.

—Hernandès! dit doucement André Chédoine.

Hernandès eut un brusque sursaut; puis, il sourit d'une sourire triste et affectueux qui remerciait son ami.

Mme de Givres se leva.

On avait servi le thé dans une serre immense, doucement chauffée, dans laquelle les plantes exotiques étendaient leurs larges feuilles vertes.

M. de Givres dit quelques mots à la comtesse et à M. Chédoine; puis, s'approchant de Hernandès, il ajouta:

—Je vous prie de m'excuser, monsieur, ou engagement pris antérieurement à la nouvelle de votre présence ici m'oblige à me trouver au Cercle à cette heure; mais je compte bien avoir l'honneur de vous revoir, puisque vous êtes l'ami de mon beau-frère.

—Nous nous reverrons, certainement, monsieur le comte, répondit Hernandès; c'est mon plus vif désir.

Et cela fut prononcé sur un ton qui ramena en M. de Givres le trouble disparu.

Il sortit précipitamment.

Les grandes plantes exotiques, les arbres des pays chauds mêlaient, malgré deux grandes baies ouvertes, dans l'atmosphère de la serre une odeur un peu lourde et pénétrante.

Solange venait de passer par des sensations diverses; elle avait été tour à tour émue, remuée, transportée.

Une puissante sympathie montait en elle pour cet homme si grave, si doux, si héroïque et qui souffrait tant.

Elle ne se sentait pas gênée maintenant, à côté de lui; mais son âme, inquiète, s'était prise: ce qu'elle éprouvait, c'était plutôt un sentiment d'exaltation, qui faisait que ses idées déployaient leurs ailes et s'envolaient très haut, qu'un sentiment passionnel.

M. Chédoine et son fils regardaient au fond de la serre une plante des tropiques.

Solange dit à Hernandès:

—Vous avez été bien éprouvé dans la vie, monsieur, car il n'y a que le malheur qui puisse donner à un homme la hauteur et sereine raison qui est en vous.

—Oui, madame, j'ai beaucoup souffert, et si, de ces épreuves, j'ai tiré quelque profit, quelque sévère leçon, il ne faut pas m'en faire un mérite. Comme vous le dites, c'est le malheur qui grandit. Mais il nous grandit malgré nous, car nous n'allons généralement pas à sa rencontre.

—Quelquefois, pourtant!.... dit Solange avec un soupir.

—Oh! pour ce qui est de vous, oui, madame! s'écria Hernandès..... Car je sais tout..... André, qui connaît le cœur caché pour moi, m'a raconté votre mérite..... Et ce sacrifice est le plus grand que je connaisse..... Vous vous êtes dévouée pour les autres; vous avez tout immolé, votre cœur, votre nom, votre vie!..... Ah! vous êtes admirable, et de toute mon âme je vous en remercie!..... C'est un frère en souffrance qui vient à vous, et je vous le dis encore: je vous apporte mon affection respectueuse et absolue, mon inaltérable dévouement!.....

Alors, Solange le regarda bien en face, et son regard, si belle et si touchante, était illuminée d'un rayon de joie.

—Merci, monsieur de Hernandès, dit-elle, merci!..... Depuis vingt ans, je n'avais pas éprouvé une telle émotion généreuse et élevée..... C'est une bonne radieuse pour moi, dans une vie triste et monotone, et c'est vous qui me l'avez donnée..... Pour cela, soyez béni, monsieur!

Elle lui tendit noblement et franchement la main.

Hernandès la prit, et respectueusement, la pressa doucement dans la sienne.

André Chédoine arrivait avec son père.

—Je crois, mon cher ami, dit André, que si vous voulez faire la course que nous avons projetée, il est temps de nous en aller.

—Vous avez raison, dit Hernandès en se levant.

—Monsieur, dit M. Chédoine, permettez-moi de vous dire, —mon âge m'y autorise—que je vous aime comme un fils. Ma maison est la vôtre. Venez, oh! venez souvent me voir!

—Je vous le promets, monsieur Chédoine, répondit Hernandès, et croyez que je suis profondément touché de vos sentiments affectueux.

Les deux amis quittèrent l'Hôtel de M. Chédoine.

Hernandès avait passé son bras sous le bras d'André.

Ils allaient tous les deux, lentement songeurs, causant à peine.

Tout à coup, Hernandès s'arrête.

Une immense affiche qui entourait une colonne de publicité venait de frapper

Chédoine contre lui:

—Vous voyez cette affiche?

—Oui, répondit André, c'est l'affiche du théâtre des Revues-Dramatiques.

—Mais la figure qui est là, dessinée?

—C'est le portrait d'une jeune actrice qui vient de se révéler d'une façon originale, curieuse, et qui, paraît-il, a un grand charme..... Tous les journaux en parlent..... C'est Colibri.

—Comme elle est belle, dit Hernandès. Comme elle paraît douce et bonne!..... Quand j'ai quitté la France, ma fiancée portait en elle l'enfant de notre amour; partait en elle l'enfant de notre amour; je dis, vous le s'avez, partir avant que cette enfant vint au jour, et je ne l'ai jamais vu..... Mais je m'imagine que c'est une fille..... Oui, c'est toujours une tête de jeune femme qui vit dans la pensée de mon enfant, pensée qui ne me quitte pas..... Et bien! cette figure que vous voyez là, on la prise dans mon cerveau, dans mon cœur, dans mes rêves, pour la mettre sur cette affiche, car c'est ainsi que je m'imagine mon enfant!

Après un instant, Hernandès reprit:

—Oui, la voici telle qu'elle m'est apparue toujours, quand je l'appelais désespérément..... Oh! ne me dites pas: "Superstition, enfantillage!"; je ne vous dirai pas moi: "C'est la voix du sang!" car je n'y crois pas; mais, trait pour trait, avec ses yeux, avec son charme infini, c'est l'image de ma fiancée chérie, de ma maîtresse inoubliée, et je pense que son enfant doit lui ressembler..... Mon Dieu! s'il m'était donné de les trouver toutes les deux!.....

—Mon cher Hernandès, vous qui êtes si fort, ne vous laissez pas guider abusivement par votre imagination.... Darthez, du reste, m'a assuré qu'il était en bonne voie dans ses recherches..... Il doit me voir demain, attendons.

—Ce soir, mon cher André, je serai aux Revues Dramatiques; voulez-vous une place dans ma loge.

—J'y serais!..... Mais allons vite chez Marcial Hubert.

IX

EMMELINE.

M. de Saimine avait, rue de l'Arcade, un petit appartement de garçon qui lui permettait de laisser la Lorelly libre de ses mouvements.

Il s'en servait, lui aussi, pour ses fantaisies.

C'était un appartement au fond d'une cour, au rez-de-chaussée. Huisset aux volets presque toujours clos, composé de deux pièces, d'un salon et d'une chambre à coucher au fond de laquelle s'ouvrait un cabinet de toilette.

Le parquet du corridor et des chambres était recouvert d'épais tapis, et du plafond, le long des murs, des draperies tombaient.

Tout était disposé pour étouffer les bruits.

M. de Saimine pouvait là agir et parler à son aise, sans qu'il fut possible d'entendre ce qui se passait chez lui.

Nous avons vu qu'après avoir quitté la Lorelly, à la hauteur de l'avenue de l'Opéra, il lui avait dit qu'elle ne le reverrait pas de la nuit, qu'elle pouvait disposer de sa liberté jusqu'au lendemain; mais aussitôt après la nuit passée dans une longue causerie avec Darthez, il était revenu au faubourg Montmartre, qu'il était entré dans un hôtel meublé de la rue Bergère et qu'il avait demandé à un certain Marin, locataire de cet hôtel, des nouvelles d'une femme portant le nom d'Emmeline.

Après avoir vivement recommandé à Marin de la lui envoyer aussitôt que possible, M. de Saimine était rentré chez lui.

La longue confidence que lui avait faite Darthez, le projet qu'il lui avait soumis l'avaient tout entier conquis.

—Il ne faut pas laisser traîner cela, se disait-il; la rapidité dans l'exécution est la seule garantie du succès dans ces sortes d'affaires.

Il avait compris les grandes lignes du plan de Darthez, qu'il avait vu qu'il s'agissait d'une substitution de laquelle dépendait une véritable fortune, sa pensée s'était arrêtée sur un nom de femme.

—C'est elle qu'il me faut, se disait-il; elle est intelligente, elle est faite naturellement pour toutes les hypocrisies et pour tous les mensonges, et je n'aurai pas de peine à la dresser.

M. de Saimine était rentré rue de l'Arcade comme le jour commençait à poindre au sommet des toits.

Malgré la fatigue d'une nuit passée sans repos, avec l'effort d'une attention soutenue, il n'avait nulle envie de dormir; une agitation inquiète le harcelait, comme s'il avait eu la fièvre qui fait frémir les nerfs et qui met une flamme dans le sang des veines.

Arriver à la réussite du plan de Darthez, y arriver sans retard, voilà ce qu'il voulait, et il le voulait avec une âpre résolution.

—Ah! il est venu à temps, celui-là, se disait-il; il est venu chasser de l'avoir rencontré! Décidément, le hasard me songe! Ce n'est pas que Fernande puisse me quitter, malgré l'envie qu'elle en a, mais l'âge l'accablera bientôt et elle sera au bout de son rôle. Et, alors, que lui restera-t-il? Rien!..... Ah! si je n'étais enfermé dans une trompeuse confiance, j'aurais eu un joli réveil!

Puis, M. de Saimine resta immobile.

D'autres idées venaient de surgir en lui qui emportaient son imagination ailleurs; sa pensée le reportait en pleine représentation de la veille, aux Revues-Dramatiques, et il se voyait, les yeux brillant d'un éclat de feu, brûlé de désir, penché hors de sa loge et applaudissant Colibri, qui souriait.

Il lui semblait qu'elle était là, la jolie artiste, devant lui, l'enveloppant de son charme pur qui attirait son vice.

Jamais pareil désir ne l'avait torturé, jamais aucune femme ne l'avait vaincu comme celle là, le noyant comme pile un enfant sous la rude main d'un homme.

Et son esprit était perpétuellement hanté par des combinaisons étranges qui, à l'abri de tous les regards lui jetaient dans les bras la jeune fille défaillante.

Il souffrait de voir l'impuissance de ses efforts. Son désir s'augmentait d'une sourde haine à cause de ses présents délaissés et de ses billets déchirés, ces billets dans lesquels, pour la première fois, il avait été sincère. Les prières et résolutions se présentaient naturellement à sa pensée. Et il se disait que, s'il ne pouvait pas séduire la jeune fille et la conquérir, il la prendrait violemment.

Que de fois, il s'était crié: "Ah! si je pouvais d'un coup l'éblouir!"

Dans une nature comme celle de Campagnol, l'idée de résistance jusqu'au bout, pour la seule défense de l'honneur, ne pouvait pas naître: tout était à vendre, et il n'y avait, suivant lui, qu'une question de prix!

Il était à son moment où la chance du jeu ne le favorisait guère, et il n'avait pas trouvé chez Fernande les ressources suffisantes qu'il espérait, mais il se disait:

—Le jour où je pourrai venir à elle les mains pleines d'or, l'installer en reine dans un riche hôtel, lui offrir des équipages, des bijoux de toutes sortes, elle pensera bien à moi..... et quand j'aurai allumé ses convoitises, j'allumerai bien ses sens!

Il s'enfiévrait ainsi dans son désir mais espérait, quand, par le plus grand des hasards heureux, il avait rencontré Darthez.

Ah! c'était la l'occasion unique qu'il ne devait pas laisser échapper!

Il fallait qu'il redevînt pour un instant Campagnol,—c'est-à-dire l'homme de toute puissance! Mais si Dieu! quelle douleur profonde! Mais si l'on soupçonne que voir disparaître l'étrecher sous ses yeux, dans la mort brutale, au moins a-t-on pu lui fermer les paupières, au moins pourra t'on s'agenouiller sur la terre qui le recouvre. Ce qui dépasse toutes les souffrances, c'est de perdre ceux qu'on aime, ceux qui étaient la chair de votre chair, ceux dont on avait rempli son existence, c'est de les perdre dans la vie, et de les chercher sans guide, contre tous les obstacles et contre tous les pièges!.....

Sa tête s'était inclinée sur son épaule et ses yeux semblaient suivre se songeries.

—Hernandès! dit doucement André Chédoine.

Hernandès eut un brusque sursaut; puis, il sourit d'une sourire triste et affectueux qui remerciait son ami.

Mme de Givres se leva.

On avait servi le thé dans une serre immense, doucement chauffée, dans laquelle les plantes exotiques étendaient leurs larges feuilles vertes.

M. de Givres dit quelques mots à la comtesse et à M. Chédoine; puis, s'approchant de Hernandès, il ajouta:

—Je vous prie de m'excuser, monsieur, ou engagement pris antérieurement à la nouvelle de votre présence ici m'oblige à me trouver au Cercle à cette heure; mais je compte bien avoir l'honneur de vous revoir, puisque vous êtes l'ami de mon beau-frère.

—Nous nous reverrons, certainement, monsieur le comte, répondit Hernandès; c'est mon plus vif désir.

Et cela fut prononcé sur un ton qui ramena en M. de Givres le trouble disparu.

Il sortit précipitamment.

Les grandes plantes exotiques, les arbres des pays chauds mêlaient, malgré deux grandes baies ouvertes, dans l'atmosphère de la serre une odeur un peu lourde et pénétrante.

Solange venait de passer par des sensations diverses; elle avait été tour à tour émue, remuée, transportée.

Une puissante sympathie montait en elle pour cet homme si grave, si doux, si héroïque et qui souffrait tant.

Elle ne se sentait pas gênée maintenant, à côté de lui; mais son âme, inquiète, s'était prise: ce qu'elle éprouvait, c'était plutôt un sentiment d'exaltation, qui faisait que ses idées déployaient leurs ailes et s'envolaient très haut, qu'un sentiment passionnel.

M. Chédoine et son fils regardaient au fond de la serre une plante des tropiques.

Solange dit à Hernandès:

—Vous avez été bien éprouvé dans la vie, monsieur, car il n'y a que le malheur qui puisse donner à un homme la hauteur et sereine raison qui est en vous.

—Oui, madame, j'ai beaucoup souffert, et si, de ces épreuves, j'ai tiré quelque profit, quelque sévère leçon, il ne faut pas m'en faire un mérite. Comme vous le dites, c'est le malheur qui grandit. Mais il nous grandit malgré nous, car nous n'allons généralement pas à sa rencontre.

—Quelquefois, pourtant!.... dit Solange avec un soupir.

—Oh! pour ce qui est de vous, oui, madame! s'écria Hernandès..... Car je sais tout..... André, qui connaît le cœur caché pour moi, m'a raconté votre mérite..... Et ce sacrifice est le plus grand que je connaisse..... Vous vous êtes dévouée pour les autres; vous avez tout immolé, votre cœur, votre nom, votre vie!..... Ah! vous êtes admirable, et de toute mon âme je vous en remercie!..... C'est un frère en souffrance qui vient à vous, et je vous le dis encore: je vous apporte mon affection respectueuse et absolue, mon inaltérable dévouement!.....

Alors, Solange le regarda bien en face, et son regard, si belle et si touchante, était illuminée d'un rayon de joie.

—Merci, monsieur de Hernandès, dit-elle, merci!..... Depuis vingt ans, je n'avais pas éprouvé une telle émotion généreuse et élevée..... C'est une bonne radieuse pour moi, dans une vie triste et monotone, et c'est vous qui me l'avez donnée..... Pour cela, soyez béni, monsieur!

Elle lui tendit noblement et franchement la main.

Hernandès la prit, et respectueusement, la pressa doucement dans la sienne.

André Chédoine arrivait avec son père.

—Je crois, mon cher ami, dit André, que si vous voulez faire la course que nous avons projetée, il est temps de nous en aller.

—Vous avez raison, dit Hernandès en se levant.

—Monsieur, dit M. Chédoine, permettez-moi de vous dire, —mon âge m'y autorise—que je vous aime comme un fils. Ma maison est la vôtre. Venez, oh! venez souvent me voir!

—Je vous le promets, monsieur Chédoine, répondit Hernandès, et croyez que je suis profondément touché de vos sentiments affectueux.

Les deux amis quittèrent l'Hôtel de M. Chédoine.

Hernandès avait passé son bras sous le bras d'André.

Ils allaient tous les deux, lentement songeurs, causant à peine.

Tout à coup, Hernandès s'arrête.

Une immense affiche qui entourait une colonne de publicité venait de frapper

Chédoine contre lui:

—Vous voyez cette affiche?

—Oui, répondit André, c'est l'affiche du théâtre des Revues-Dramatiques.

—Mais la figure qui est là, dessinée?

—C'est le portrait d'une jeune actrice qui vient de se révéler d'une façon originale, curieuse, et qui, paraît-il, a un grand charme..... Tous les journaux en parlent..... C'est Colibri.

—Comme elle est belle, dit Hernandès. Comme elle paraît douce et bonne!..... Quand j'ai quitté la France, ma fiancée portait en elle l'enfant de notre amour; partait en elle l'enfant de notre amour; je dis, vous le s'avez, partir avant que cette enfant vint au jour, et je ne l'ai jamais vu..... Mais je m'imagine que c'est une fille..... Oui, c'est toujours une tête de jeune femme qui vit dans la pensée de mon enfant, pensée qui ne me quitte pas..... Et bien! cette figure que vous voyez là, on la prise dans mon cerveau, dans mon cœur, dans mes rêves, pour la mettre sur cette affiche, car c'est ainsi que je m'imagine mon enfant!

Après un instant, Hernandès reprit:

—Oui, la voici telle qu'elle m'est apparue toujours, quand je l'appelais désespérément..... Oh! ne me dites pas: "Superstition, enfantillage!"; je ne vous dirai pas moi: "C'est la voix du sang!" car je n'y crois pas; mais, trait pour trait, avec ses yeux, avec son charme infini, c'est l'image de ma fiancée chérie, de ma maîtresse inoubliée, et je pense que son enfant doit lui ressembler..... Mon Dieu! s'il m'était donné de les trouver toutes les deux!.....

—Mon cher Hernandès, vous qui êtes si fort, ne vous laissez pas guider abusivement par votre imagination.... Darthez, du reste, m'a assuré qu'il était en bonne voie dans ses recherches..... Il doit me voir demain, attendons.

—Ce soir, mon cher André, je serai aux Revues Dramatiques; voulez-vous une place dans ma loge.

—J'y serais!..... Mais allons vite chez Marcial Hubert.

IX

EMMELINE.

M. de Saimine avait, rue de l'Arcade, un petit appartement de garçon qui lui permettait de laisser la Lorelly libre de ses mouvements.

Il s'en servait, lui aussi, pour ses fantaisies.

C'était un appartement au fond d'une cour, au rez-de-chaussée. Huisset aux volets presque toujours clos, composé de deux pièces, d'un salon et d'une chambre à coucher au fond de laquelle s'ouvrait un cabinet de toilette.

Le parquet du corridor et des chambres était recouvert d'épais tapis, et du plafond, le long des murs, des draperies tombaient.

Tout était disposé pour étouffer les bruits.

M. de Saimine pouvait là agir et parler à son aise, sans qu'il fut possible d'entendre ce qui se passait chez lui.

Nous avons vu qu'après avoir quitté la Lorelly, à la hauteur de l'avenue de l'Opéra, il lui avait dit qu'elle ne le reverrait pas de la nuit, qu'elle pouvait disposer de sa liberté jusqu'au lendemain; mais aussitôt après la nuit passée dans une longue causerie avec Darthez, il était revenu au faubourg Montmartre, qu'il était entré dans un hôtel meublé de la rue Bergère et qu'il avait demandé à un certain Marin, locataire de cet hôtel, des nouvelles d'une femme portant le nom d'Emmeline.

Après avoir vivement recommandé à Marin de la lui envoyer aussitôt que possible, M. de Saimine était rentré chez lui.

La longue confidence que lui avait faite Darthez, le projet qu'il lui avait soumis l'avaient tout entier conquis.

—Il ne faut pas laisser traîner cela, se disait-il; la rapidité dans l'exécution est la seule garantie du succès dans ces sortes d'affaires.

Il avait compris les grandes lignes du plan de Darthez, qu'il avait vu qu'il s'agissait d'une substitution de laquelle dépendait une véritable fortune, sa pensée s'était arrêtée sur un nom de femme.

—C'est elle qu'il me faut, se disait-il; elle est intelligente, elle est faite naturellement pour toutes les hypocrisies et pour tous les mensonges, et je n'aurai pas de peine à la dresser.

M. de Saimine était rentré rue de l'Arcade comme le jour commençait à poindre au sommet des toits.

Malgré la fatigue d'une nuit passée sans repos, avec l'effort d'une attention soutenue, il n'avait nulle envie de dormir; une agitation inquiète le harcelait, comme s'il avait eu la fièvre qui fait frémir les nerfs et qui met une flamme dans le sang des veines.

Arriver à la réussite du plan de Darthez, y arriver sans retard, voilà ce qu'il voulait, et il le voulait avec une âpre résolution.

—Ah! il est venu à temps, celui-là, se disait-il; il est venu chasser de l'avoir rencontré! Décidément, le hasard me songe! Ce n'est pas que Fernande puisse me quitter, malgré l'envie qu'elle en a, mais l'âge l'accablera bientôt et elle sera au bout de son rôle. Et, alors, que lui restera-t-il? Rien!..... Ah! si je n'étais enfermé dans une trompeuse confiance, j'aurais eu un joli réveil!

Puis, M. de Saimine resta immobile.

D'autres idées venaient de surgir en lui qui emportaient son imagination ailleurs; sa pensée le reportait en pleine représentation de la veille, aux Revues-Dramatiques, et il se voy